La vieille qui graissa la patte au chevalier

Fabliau du XIII^e^ siècle, traduit par Nicolas Lakshmanan

Moi, j'ai une histoire de vieille…
C'est une petite merveille !

Deux bonnes vaches — *dit mon livre* —,
Qui lui fournissaient de quoi vivre,
Un jour étaient ensemble allées ;
Et le prévôt les a trouvées ;
Les fait mener dans sa maison.
L'apprenant, la vieille, d'un bond,
Y est allée sans plus attendre ;
Et puis, le prie : « Il faut les rendre ! »
Mais ses prières sont en vain :
Le vil prévôt n'a que dédain
Pour ses prières, ses suppliques.
« Ma foi, dit-il, ma belle bique,
D'abord, payez-moi votre écôt,
Des sous cachés dans vos bocaux ! »

La vieille part, triste et morose,
Grinche et fait grincer son arthrose.
Elle croise Ersan sa voisine,
Lui conte ce qui la chagrine.
Ersan lui nomme un chevalier :
Qu'elle en fasse son allïé…
« Parle-lui bien, en fine adroite ! »
Si elle lui graissait la patte,
Vaches reprendrait sous son toit,
Sans payer l'écôt qu'elle doit.

La vieille alla chercher du lard
— *Car elle entend tout brut, sans fard !*
Elle alla sans aucun détour
Au chevalier devant sa tour.
Le chevalier avait ses mains
— *par hasard !* — derrière ses reins.
Par-derrière elle lui pommade,
Enduit ses mains de gras bien crade.
Quand il sentit ses mains lardées,
Il s'est tourné, l'a regardée :
« Bonne femme, qu'est donc ceci ?
— Sire, pitié, la Dieu Merci !
Quelqu'un m'a dit qu'à vous j'allasse,
Que votre patte je graissasse,
Et puis que si j'y parvenais,
Pour rien mes vaches reviendraient.
— Qui t'enseigna de telles choses
Sous-entendait tout autre chose !
Mais pourtant tu n'y perdras rien,
Et tu recouvreras ton bien :
Prends aussi mon pré et mon herbe ! »

Tirons-en maintenant proverbe :
Je parle ici des riches, des puissants,
Mais faux et déloyaux méchants :
Chez eux, bon sens et foi se vendent,
Et la probité se marchande.
Chacun à voler s'abandonne ;
Pauvre n'a droit… à moins qu'il donne.